

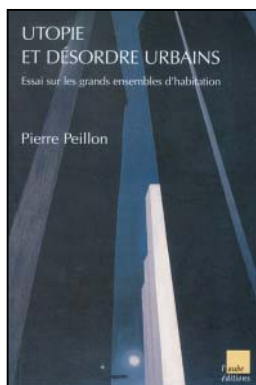
**Utopie et désordre urbains. Essai sur les grands ensembles d'habitation, Pierre Peillon.**



lu par

**Gérard Salmona,**

réda<sup>c</sup>tion  
d'*Urbanisme*.



Les Éditions de l'Aube,  
mai 2001, 283 pages,  
24,39 euros.

## À condition de bien lire "désordre"

au singulier, l'ouvrage de Pierre Peillon porte parfaitement son titre et constitue le *verbatim* d'une histoire que beaucoup n'auraient jamais voulu contribuer à écrire. Histoire d'une utopie née de la rencontre entre un État friand de modernité, des professions (architectes, urbanistes, ingénieurs, etc.) soucieuses de reconnaissance, sinon de renaissance, et des réels besoins des habitants, le tout dans le cadre d'un système privé de production de logements totalement bloqué, et de réglementations tatillonnes et permissives à la fois.

Pierre Peillon a le mérite d'analyser avec beaucoup de bon sens, mais peut-être avec trop de retenue, les politiques publiques qui ont contribué à façonner le paysage français pour de nombreuses décennies. Il nous rappelle à juste titre combien ces grands ensembles urbanistiques et d'habitation, à présent décriés et stigmatisés, s'inscrivaient dans des logiques largement partagées : une conception grandiose, grandiloquente même, de l'architecture alliée à un mépris affiché pour la ville traditionnelle, un pari d'aménagement territorial pour une France de 80-100 millions d'habitants, gage de grandeur et de puissance, et une approche normalisée des besoins sociaux. Avec, bien entendu, une apologie du roi béton, de la dalle, voire de la cursive, lieu d'échange, substitut de la rue ! Volonté de modernisme s'intégrant bien dans le cadre d'une conception générale de la société à la fois libérale et collectiviste qui sacralisait l'intouchabilité du foncier et de la propriété individuelle, valorisait la mobilité géographique et les équipements collectifs en refusant toute revendication de nature identitaire, générationnelle ou territoriale. L'homme se devait d'être universel ou de ne pas être.

L'auteur, qui a une longue pratique professionnelle de l'habitat social et une culture telle que l'on voudrait l'apprécier chez de nombreux thésards, ne manque pas d'insister sur la difficile dialectique entre contenant et contenu, c'est-à-dire entre l'habitat et l'habité. Il nous rappelle par là même que, lorsque la crise marquant la fin des Trente Glorieuses est arrivée, cette conception de l'habitat et de l'urbanisme était déjà plombée, et que les premières fissures de ce qui allait devenir la fracture sociale et urbaine apparaissaient déjà.

Ce *verbatim* pourtant serait incomplet si l'on ne voyait pas aussi quelques-unes des retombées positives de cette utopie. En vrac, citons sa contribution à la résolution de la crise structurelle du manque de logements et l'amélioration de la qualité de ceux-ci, la qualification professionnelle du monde du BTP et des professions d'architecte ou d'urbaniste, l'apprentissage par l'État du partenariat avec d'autres acteurs, publics ou privés, la valorisation de la recherche urbaine, etc.

Le travail de Pierre Peillon, aux références historiques, sociologiques, politiques et techniques indiscutables, doit être pris comme une contribution importante à la compréhension de l'évolution des villes, et comme une mise en garde contre les dérives d'une pratique urbaine trop guidée par des seules considérations d'urgence ou de théories sociologiques, architecturales ou managériales à la mode.

Mise en garde que nous devons considérer avec attention, car il n'est pas certain que tous les professionnels de la ville (élus, architectes, ingénieurs, promoteurs, etc.) aient bien tiré les enseignements de cette époque, par ailleurs riche en innovations. Et, qu'on le regrette ou non, n'accorde-t-on pas encore aujourd'hui des grands prix (d'urbanisme, d'architecture, etc.) et autres récompenses diverses, à des professionnels ou maîtres d'ouvrage qui, par filiation, perpétuent l'architecture des décennies 1950-1970, même si le verre des façades remplace le béton brut d'alors ? |